

Sophie Dumoulin

Université du Québec à Montréal
Université de Lorraine

La (dé)raison symphonique de Rimbaud

À première vue, le poème « Les Ponts¹ » d'Arthur Rimbaud peut évoquer, aux yeux du lecteur, le *dérèglement de tous les sens* dont le poète voyant s'est fait le héraut². Or, une lecture attentive, et sous un angle ethnocritique, nous permet de constater que, entre dérèglement des sens et (dé)raison graphique, il n'y a qu'un pont à faire.

À la lumière de la prémisse que pose d'emblée le titre du poème — un pont, c'est d'abord (mais pas exclusivement) quelque chose qui réunit, qui sert de lien —, notre regard se déplace vers un mot situé à peu près au milieu du texte et qui, croyons-nous, en constitue la

1. Arthur Rimbaud, « Les ponts », *Illuminations* dans *Œuvres poétiques*, Paris, Garnier-Flammarion, 1964 [1873], p. 157.

2. Voir les « Lettres du Voyant », que Rimbaud adresse à Georges Izambard (13 mai 1871) et à Paul Demeny (15 mai 1871).

principale clé de lecture : « accords ». Le poème joue effectivement, et de maintes manières, sur les accords, en conjoignant des éléments hétéroclites et, très souvent, contraires.

Un réseau de ponts symboliques relie ainsi le haut et le bas (« ciels »/ « eau »; rives qui « s'abaissent »; cordes qui « montent des berges »; rayon « tombant du haut du ciel »), les lumières et les couleurs (« gris de cristal »; « éclairés »; « rouge »; « grise et bleue »; « rayon blanc »), le *visuel* et le *sonore* (« dessin »; « figures »; « musique »), le précis (« signaux ») et l'imprécis (« peut-être d'autres costumes »; « Sont-ce des airs populaires, des bouts de concerts seigneuriaux, des restants d'hymnes publics? »).

Aussi ce système de correspondances s'accorde-t-il, à son tour, avec la logique graphique qui traverse le texte au moyen de multiples représentations géométriques et mathématiques : les lignes droites (ponts « droits » ou « descendants »; « mâts »; « rayon »), courbes (ponts « bombés »; « dômes »), obliques (ponts « obliquant en angles ») ou croisées (« accords mineurs se croisent, et filent »), la multiplication (« figures se renouvelant dans les autres circuits ») et les mesures (ponts « longs et légers »; rives « chargées » et qui « s'amoindrissent »; eau « large comme un bras de mer »). Même les sens les plus dérégés ne peuvent se soustraire, semble-t-il, à l'empire de la littératie, qui modifie « les *formes* de l'expérience ainsi que des attitudes mentales³ », qui façonne la raison graphique⁴, elle-même modulant notre manière de voir, de penser, de construire ou d'écrire le monde.

Tous ces accords et toute cette organisation vectorielle créent un paysage en mouvement qui, somme toute, rappelle une portée musicale — le pont ne désigne-t-il pas d'ailleurs, en termes musicaux, un passage de transition?

3. Marshall McLuhan, *La Galaxie Gutenberg face à l'ère électronique. Les civilisations de l'âge oral à l'imprimerie*, Paris, Mame, 1972 [1967], p. 6.

4. Voir, entre autres, Jack Goody, *La raison graphique. La domestication de la pensée sauvage*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1979.

Cela m'est évident : j'assiste à l'éclosion de ma pensée : je la regarde, je l'écoute : je lance un coup d'archet : la symphonie fait son remuement dans les profondeurs, ou vient d'un bond sur la scène⁵.

Ici comme ailleurs, Rimbaud est à la fois le maestro et le virtuose de sa création. Et avec « Les Ponts », il interprète à lui seul, archet en main, une symphonie dont les notes, malgré leur apparente discordance, suivent une orchestration des plus calculées.

5. Arthur Rimbaud, « Lettre à Paul Demeny » (15 mai 1971), *Œuvre-Vie*, édition du centenaire établie par A. Borer, Paris, Arléa, 1991, p. 187.